



UNIVERSIDAD NACIONAL DE LA PLATA
FACULTAD DE HUMANIDADES Y CIENCIAS DE LA EDUCACIÓN
Departamento de Lenguas y Literaturas Modernas (Edificio A, oficina 118)
Curso introductorio FRANCES 2019 (Profesorado, Traductorado y Licenciatura)

Profesoras: Romina Balduzzi (coordinadora) y Virginia Lávaque (ayudante diplomada)

LECTURES ET GUIDE POUR LA PRÉSENTATION ORALE

<i>Sommaire</i>	<i>page</i>
• Aude : « Le colis de Kyoto »	1
• Ben Jelloun, Tahar : « Un fait divers et d’amour »	4
• Maupassant, Guy de : « Le père »	6
• Saumont, Annie : « Cuisine »	12
➤ <i>Guide pour la présentation orale</i>	14

Aude : « Le colis de Kyoto »

Julien dépose par terre le cageot de bois de plus d'un mètre carré, d'où sortent par endroits des brins de paille de riz. Les lattes épaisses sont recouvertes de calligraphies colorées qui forment ensemble comme une tapisserie. Même s'il ne peut décrypter aucun des caractères japonais, il sait que ce colis vient de son père. Son sceau personnel, où il a fait graver une salamandre, y est apposé une vingtaine de fois. Sur chacun des paquets et des lettres que Julien a reçus de lui depuis douze ans, la salamandre était présente. Une humeur corrosive s'en dégage pour Julien comme si l'emblème avait gardé quelques propriétés de l'animal réel. Les seuls mots de l'emballage qu'il comprenne sont ceux des étiquettes *With care* collées en diagonal sur chacune des faces.

Julien dit: *Who cares!* Et, sans ouvrir la caisse, il retourne à ses théorèmes. Ces intrusions de "l'étranger" dans sa vie lui déplaisent. Il aurait préféré que tout s'arrête lorsqu'il avait huit ans, le jour où, d'un quai, il a envoyé la main pour la dernière fois à son père debout sur le pont supérieur d'un paquebot. Si le bateau avait croulé pendant ce voyage vers l'Orient, sa mère et lui n'auraient pas connu pendant des années cette solitude encombrée où l'absence de l'homme prenait toute la place. Ils auraient vécu la même peine immense, le deuil, mais sans le sentiment de trahison et d'abandon qui les a longtemps vidés de leur propre substance.

Les yeux fermés, Julien essaie de se recentrer à l'aide de quelques respirations contrôlées. Demain, il passe un examen important. Il reprend ses calculs, mais la boîte qu'il a laissée au milieu de l'entrée l'obsède. Il se lève et va l'enfermer dans le vestiaire dont il claque la porte. De retour à sa table de travail, il ne se rappelle plus où il en était. Il a maintenant mal à la tête. Ça cogne contre les parois de son crâne. A chaque coup, une vibration agace ses tympanes. Il frappe la table de son poing, se lève et se dirige vers la fenêtre.

Son père ne lui écrit plus qu'en anglais, ce qui a creusé davantage le fossé entre eux. Julien est bilingue, mais *My dear silent son*, ne veut rien dire pour lui, pas plus que *Your father forever, despite everything and the sea*.

Ajoutant encore à la distance, son père lui écrit à l'ordinateur depuis quelques années. Julien lit rapidement ces lettres de l'étranger, puis il les range aussitôt dans une boîte à chaussures autour de laquelle il noue un ruban quand l'année prend fin.

Dans les colis qu'il a reçu jusqu'à ici, Julien a trouvé tantôt un cerf-volant peint à la main, tantôt une poupée au visage poudré de nacre broyée, une ombrelle de laque rouge, une collection de peignes sculptés dans du bois odorant, un sabre finement ouvragé, une vase trapu décoré de branches de pin et de chrysanthèmes, des kimonos et des obis de brocart, et d'autres choses tout aussi magnifiques dont la vue lui nouait immanquablement la gorge qu'il empessait de faire disparaître dans des grandes malles au sous-sol de l'immeuble.

Pour Julien, ces présents ne sont qu'un tribut que paie son père à sa culpabilité pour qu'elle le laisse en paix. Il n'a jamais compris que sa mère en soit dupe. Souvent, elle dit à Julien: *C'est ton père. Tu peux compter sur lui, il ne fait pas qu'envoyer de l'argent pour toi, je sais qu'il t'aime. Réponds à ses lettres, téléphone-lui, va le voir. C'est avec moi qu'il a rompu, pas avec toi.*

Quand il était plus jeune et que son père était censé revenir, même s'il différait de mois en mois son retour, Julien attendait ses lettres avec impatience et il y répondait aussitôt, envoyant aussi des dessins, des poils de Grisou, le chien, des "empreintes" de ketchup, des

brins d'herbe, n'importe quoi qui pouvait donner l'impression que son père partageait toujours avec lui un peu de son quotidien.

Le jour où il a su qu'il ne reviendrait pas parce qu'un autre fils venait de lui être donné, là-bas, par une autre femme que sa mère, Julien n'a plus jamais répondu à ses lettres. De plus, il a refusé de lui parler au téléphone, de le rencontrer lorsqu'il était de passage ici pour affaires et d'aller chez lui, à Kyoto pendant les vacances.

Il fait froid ce matin dans l'appartement, Julien règle le thermostat à une température plus élevée et jette une couverture sur ses épaules. Il s'assoit à sa table en disant *Bon!* Trois fois, comme il a coutume de le faire quand il se ressaisit et se remet au travail, mais l'incantation est sans effet aujourd'hui et les formules mathématiques n'arrivent pas à occulter les ondes parasites qui perturbent son esprit.

Il se lève de nouveau et revient vers le vestiaire dont il ouvre brusquement la porte en disant: *D'accord, après on n'en parlera plus!*

Il apporte le cageot au salon à l'aide d'un pied-de-biche, il arrache les lattes du dessus. Il en extrait ensuite un épais cocon de paille de riz où il ne trouve rien d'autres qu'un petit coffret de bois nu.

Julien va s'asseoir au salon, dépose la boîte sur ses genoux et l'ouvre. A l'intérieur, il y a une enveloppe sur laquelle son père a calligraphié avec soin une expression française qu'il n'a pas utilisé depuis très longtemps: *Mon grand.*

Julien rejette l'enveloppe sur la table basse comme s'il s'y était brûlé et il se lève d'un bond. Deux mots sur le papier vélin l'ont fait basculer d'un coup sec dix ans en arrière. *Tu n'as pas le droit!* Julien frappe le mur de l'entrée de son poing et retourne s'asseoir dans son bureau.

Il essaie de reprendre son travail, cette fois en lisant à voix haute les données d'un problème, mais, avant même d'arriver à la fin, il balaie sa table de son bras et projette par terre tout ce qui s'y trouve. Il pleure de rage et invective son père comme il avait coutume de le faire, adolescent, pendant les jours qui suivaient la réception d'un envoi.

Il revient ensuite au salon, prend de nouveau l'enveloppe dans ses mains et relit les mots qui s'y trouvent. Il n'y a rien, d'autre dessus, à l'endos comme devant, aucun sceau, aucune salamandre. Il l'ouvre. La lettre est écrite à la main, elle aussi, et en français. *Il va mourir* se dit Julien.

Mon grand,

J'ai évalué sommairement que j'ai dû t'écrire plus d'une centaine de lettres depuis mon départ. Si on pouvait ajouter à ce chiffre le nombre incalculable de fois où je t'ai parlé dans ma tête, nous serions surpris du résultat.

Pourtant, au bout du compte, on dirait que je n'ai jamais su trouver les bons mots, ceux qui auraient pu servir de ponts entre nous.

Longtemps j'ai tenté de justifier l'injustifiable à tes yeux, de t'expliquer l'inexplicable, de me faire pardonner l'impardonnable. J'ai essayé de mille façons de te prouver mon indéfectible amour. J'ai voulu aussi, en te parlant de qui je suis au-dedans, en te racontant comment je vis ici, ce que j'y aime, ce que j'y fais, que tu me connaisses un peu et que je ne sois pas un étrange pour toi. Je t'ai suivi aussi au fil des ans, grâce à ta mère qui, malgré ce qui s'est passé jadis, a consenti à m'en voyer fidèlement des photos de toi et à me parler régulièrement de tes joies, de tes peines, de tes rêves.

C'est un jeu cruel et fou que nous jouons depuis douze ans, moi m'acharnant à te rejoindre malgré ton rejet, toi persistant à te dérober malgré ton besoin de moi.

Tout cela ressemble à un lamentable échec. Pourtant, malgré toutes les apparences, je sais maintenant qu'au long de toutes ces années nous avons ainsi construit un lien profond. Certes

nous ne l'avons pas tissé comme cela se fait d'ordinaire et il ne ressemble à rien de connu, mais il est là, indéniable, indestructible.

Tu auras vingt ans très bientôt et c'est cela qui m'a amené, depuis quelque temps, à cette sorte de bilan. Certains jours, j'ai même pleuré en pensant à toi, à ce grand terrain vague entre nous, plus vaste que toutes les mers qui nous séparent, à notre douloureuse histoire d'amour. Car il s'agit bien d'amour, de part et d'autre, je n'en doute plus maintenant.

J'ai cherché pendant des mois ce que je pourrais t'offrir pour ce si bel anniversaire. Comme tu le sais, j'ai eu longtemps cette naïveté de croire que l'on pouvait investir certains objets de nos sentiments les plus purs, mais il est vrai que ce qui a un sens pour soi n'en a pas forcément pour l'autre.

Ce que je t'offre pour les vingt ans, dans ce grand cageot vide, c'est mon silence. C'est peut-être ce que tu désires le plus de ma part.

Peut-être que non, aussi. Dans ce cas, fais-le-moi savoir, d'une façon ou d'une autre, par ta mère si tu veux, et je continuerai sans fin à te dire que je t'aime.

Ton père

Dans *Cet imperceptible mouvement*, XYZ éditeur, Montréal, 1997.

Ben Jelloun : « Un fait divers et d'amour »

Voici un fait divers. Pas banal, certes. Incroyable même, mais authentique. C'est arrivé au mois de novembre, 1980 à Casablanca. L'histoire de Slimane est celle d'un paradoxe : Ils étaient nombreux à attendre ce soir-là un taxi dans le froid et le désordre. Elle aussi attendait. Confiante, les mains jointes sur le ventre. On ne bouscule pas une femme enceinte. On la respecte et on l'aide. Elle venait d'arriver, mais le prochain taxi serait pour elle. Slimane est un homme paisible. Il déteste la violence et évite la cohue. Il avait failli une fois être lynché par une foule impatiente et en colère. Son «petit taxi», une Simca 1000 rouge, était tout cabossé après la bagarre. Depuis, il se méfiait. Il ne s'arrêtait plus aux stations, mais préférait prendre des clients au hasard. Ce soir, en rentrant chez lui, il passa sans s'arrêter devant la station. Il aperçut la femme enceinte, il fit alors marche arrière et s'arrêta juste à son niveau. Personne n'osa protester. La femme était encore jeune. Elle n'était apparemment pas de cette ville. Elle avait l'air un peu perdue. Slimane lui demanda si «l'heureux événement» était pour «bientôt».

— Le mois prochain, lui répondit-elle. En tout cas, n'ayez aucune crainte, je n'accoucherai pas dans votre voiture ! Il sourit et ne dit plus rien. Arrivé à Derb Ghellef, au niveau du numéro 24 bis, il s'arrêta et descendit ouvrir la portière. La femme le pria d'attendre un peu, le temps d'aller chercher chez sa sœur l'argent de la course. Slimane attendit en fumant une cigarette. Cinq minutes plus tard, la femme revint, en larmes :

— O mon Dieu ! Qu'est-ce que je vais devenir ? Il n'y a personne chez ma sœur; elle a dû partir en voyage, même les voisins ne sont pas là... Comment faire pour vous payer, et où irai-je avec mon enfant, ô mon Dieu !... Je ne suis qu'une étrangère... Je ne connais personne ici... Slimane était bouleversé. Il se moquait bien du prix de la course. Il ne pouvait laisser cette pauvre femme seule, dans cet état de désespoir.

— Madame, je ne vais pas vous laisser dans cette situation. Nous devons nous entraider, entre musulmans. Je vous invite à venir chez moi pour cette nuit en attendant le retour de votre sœur. Ma femme sera ravie et puis les trois enfants seront contents d'avoir de la visite. C'est petit chez nous, mais il y a toujours de la place pour des gens de bien...

—Non, monsieur, vous êtes très bon. Jamais je n'oserai vous déranger, et puis votre femme ne comprendrait pas ...

— Ma femme est merveilleuse. Elle m'a donné trois beaux enfants, une fille et deux garçons, et beaucoup de bonheur... Elle est très bonne, ma femme. Slimane insista encore. La femme accepta.

À la maison, tout se passa très bien. Les enfants étaient excités. Ils lui cédèrent leur chambre. L'épouse de Slimane était très gentille et prodigua des conseils à la future maman. Elles cherchèrent ensemble des prénoms, bavardèrent tard dans la nuit. Slimane était manifestement fier de sa bonne action et de son épouse. Il se leva tôt le matin. La femme enceinte était déjà debout. Reposée, détendue, elle était à l'aise comme si elle faisait partie de la famille. Slimane lui souhaita une bonne journée et lui proposa de l'emmener chez sa sœur. Elle parut ne pas bien comprendre ce qu'il lui disait. Il lui répéta sa proposition :

— Je pourrai vous déposer, si vous voulez, chez votre sœur. Elle doit s'inquiéter peut-être...

— Chez ma sœur ? Mais quelle sœur ? Je n'ai pas de sœur, tu le sais bien... Et puis tu oublies qu'ici je suis chez moi, et que cet enfant que je porte est le tien !... Slimane poussa un cri de stupeur et appela sa femme :

— Nous sommes trop bons ! Je te l'ai toujours dit ! Trop bons. C'est incroyable. Elle veut nous avoir, cette bonne femme. Elle prétend qu'elle est chez elle et que je suis le père de son enfant... Elle est folle... De toute façon, moi, je ne discute pas avec elle. J'ai confiance en la justice de mon pays. J'appelle la police. Son épouse l'encouragea à le faire. L'invitée riait aux éclats et traitait déjà l'épouse de Slimane comme une domestique :

— Apporte-moi le petit-déjeuner. Viens que je te fasse des confidences. Slimane, l'homme discret et silencieux, l'homme qui ne rate aucune prière, cet homme est un grand séducteur ! Tu vois ce bracelet en or, c'est un cadeau du mois dernier, et ce collier de corail, c'est le jour où j'ai accepté de me donner à lui... C'est curieux, nous avons les mêmes foulards ! Quelle indécatesse de sa part !...

— Tais-toi. Je n'ai rien à te dire. L'affaire prit vite un tour sérieux. La justice fut saisie. Le juge décida, avant d'étudier l'affaire dans le détail, de constituer un dossier médical pour chacun des plaignants. Des analyses furent faites : les urines, le sang et aussi le sperme de Slimane. Elles ne prouveraient pas grand-chose. C'était une formalité. Et ce qu'on découvrit allait pourtant bouleverser cette histoire. Les médecins étaient formels : Slimane ne pouvait être le père de cet enfant à venir. Il était stérile. Il l'avait toujours été. Ce coup de théâtre foudroya Slimane. Il se mit à boire. Il vivait et dormait dans son taxi. Son épouse fit la grève de la faim et révéla au juge le nom du père de ses enfants. C'était le propriétaire de leur maison. Elle essaya d'expliquer à qui voulait bien l'écouter qu'elle n'avait jamais trompé son mari et que c'était par amour pour lui qu'elle s'était faite faire ces enfants. Comme elle le dit : «Un homme n'est jamais stérile. C'est toujours la faute de la femme !»

Dans *Le premier amour est toujours le dernier*, © Editions du Seuil, Paris, 1995.

Guy de Maupassant : «Le père»

Comme il habitait les Batignolles, étant employé au ministère de l'Instruction publique, il prenait chaque matin l'omnibus, pour se rendre à son bureau. Et chaque matin il voyageait jusqu'au centre de Paris, en face d'une jeune fille dont il devint amoureux.

Elle allait à son magasin, tous les jours, à la même heure. C'était une petite brunette, de ces brunes dont les yeux sont si noirs qu'ils ont l'air de taches, et dont le teint a des reflets d'ivoire. Il la voyait apparaître toujours au coin de la même rue; et elle se mettait à courir pour rattraper la lourde voiture.

Elle courait d'un petit air pressé, souple et gracieux; et elle sautait sur le marchepied avant que les chevaux fussent tout à fait arrêtés. Puis elle pénétrait dans l'intérieur en soufflant un peu, et, s'étant assise, jetait un regard autour d'elle.

La première fois qu'il la vit, François Tessier sentit que cette figure-là lui plaisait infiniment. On rencontre parfois de ces femmes qu'on a envie de serrer éperdument dans ses bras, tout de suite, sans les connaître. Elle répondait, cette jeune fille, à ses désirs intimes, à ses attentes secrètes, à cette sorte d'idéal d'amour qu'on porte, sans le savoir, au fond du cœur.

Il la regardait obstinément, malgré lui. Gênée par cette contemplation, elle rougit. Il s'en aperçut et voulut détourner les yeux; mais il les ramenait à tout moment sur elle, quoiqu'il s'efforçât de les fixer ailleurs.

Au bout de quelques jours, ils se connurent sans s'être parlé. Il lui cédait sa place quand la voiture était pleine et montait sur l'impériale, bien que cela le désolât. Elle le saluait maintenant d'un petit sourire; et, quoiqu'elle baissât toujours les yeux sous son regard qu'elle sentait trop vif, elle ne semblait plus fâchée d'être contemplée ainsi.

Ils finirent par causer. Une sorte d'intimité rapide s'établit entre eux, une intimité d'une demi-heure par jour. Et c'était là, certes, la plus charmante demi-heure de sa vie à lui. Il pensait à elle tout le reste du temps, la revoyait sans cesse pendant les longues séances du bureau, hanté, possédé, envahi par cette image flottante et tenace qu'un visage de femme aimée laisse en nous. Il lui semblait que la possession entière de cette petite personne serait pour lui un bonheur fou, presque au-dessus des réalisations humaines.

Chaque matin maintenant elle lui donnait une poignée de main, et il gardait jusqu'au soir la sensation de ce contact, le souvenir dans sa chair de la faible pression de ces petits doigts; il lui semblait qu'il en avait conservé l'empreinte sur sa peau.

Il attendait anxieusement pendant tout le reste du temps ce court voyage en omnibus. Et les dimanches lui semblaient navrants.

Elle aussi l'aimait, sans doute, car elle accepta, un samedi de printemps, d'aller déjeuner avec lui, à Maisons-Laffitte, le lendemain.

Elle était la première à l'attendre à la gare. Il fut surpris; mais elle lui dit:

« Avant de partir, j'ai à vous parler. Nous avons vingt minutes: c'est plus qu'il ne faut. »

Elle tremblait, appuyée à son bras, les yeux baissés et les joues pâles. Elle reprit:

« Il ne faut pas que vous vous trompiez sur moi. Je suis une honnête fille, et je n'irai là-bas avec vous que si vous me promettez, si vous me jurez de ne rien... de ne rien faire... qui soit... qui ne soit pas... convenable... »

Elle était devenue soudain plus rouge qu'un coquelicot. Elle se tut. Il ne savait que répondre, heureux et désappointé en même temps. Au fond du cœur, il préférait peut-être que ce soit ainsi; et pourtant... pourtant il s'était laissé bercer, cette nuit, par des rêves qui lui avaient mis le feu dans

les veines. Il l'aimerait moins assurément s'il la savait de conduite légère; mais alors ce serait si charmant, si délicieux pour lui! Et tous les calculs égoïstes des hommes en matière d'amour lui travaillaient l'esprit.

Comme il ne disait rien, elle se remit à parler à voix émue, avec des larmes au coin des paupières:

« Si vous ne me promettez pas de me respecter tout à fait, je m'en retourne à la maison. »

Il lui serra le bras tendrement et répondit:

« Je vous le promets; vous ne ferez que ce que vous voudrez. »

Elle parut soulagée et demanda en souriant:

« C'est bien vrai, ça? »

Il la regarda au fond des yeux.

« Je vous le jure! »

« Prenons les billets », dit-elle.

Ils ne purent guère parler en route, le wagon étant au complet.

Arrivés à Maisons-Laffitte, ils se dirigèrent vers la Seine.

L'air tiède amollissait la chair et l'âme. Le soleil tombant en plein sur le fleuve, sur les feuilles et les gazons, jetait mille reflets de gaîté dans les corps et dans les esprits. Ils allaient, la main dans la main, le long de la berge, en regardant les petits poissons qui glissaient, par troupes, entre deux eaux. Ils allaient, inondés de bonheur, comme soulevés de terre dans une félicité éperdue.

Elle dit enfin:

« Comme vous devez me trouver folle! »

Il demanda:

« Pourquoi ça? »

Elle reprit:

« N'est-ce pas une folie de venir comme ça toute seule avec vous? »

— Mais non! C'est bien naturel.

— Non! Non! Ce n'est pas naturel — pour moi, — parce que je ne veux pas fauter, — et c'est comme ça qu'on faute, cependant. Mais si vous saviez! C'est si triste, tous les jours, la même chose, tous les jours du mois et tous les mois de l'année. Je suis toute seule avec maman. Et comme elle a eu bien des chagrins, elle n'est pas gaie. Moi, je fais comme je peux. Je tâche de rire quand même; mais je ne réussis pas toujours. C'est égal, c'est mal d'être venue. Vous ne m'en voudrez pas, au moins. »

Pour répondre, il l'embrassa vivement dans l'oreille. Mais elle se sépara de lui, d'un mouvement brusque et, fâchée soudain:

« Oh! Monsieur François! Après ce que vous m'avez juré. »

Et ils revinrent vers Maisons-Laffitte.

Ils déjeunèrent au Petit-Havre, maison basse, ensevelie sous quatre peupliers énormes, au bord de l'eau.

Le grand air, la chaleur, le petit vin blanc et le trouble de se sentir l'un près de l'autre les rendaient rouges, oppressés et silencieux.

Mais après le café une joie brusque les envahit, et ayant traversé la Seine, ils repartirent le long de la rive, vers le village de La Frette.

Tout à coup il demanda:

« Comment vous appelez-vous? »

— Louise. »

Il répéta: Louise; et il ne dit plus rien.

La rivière, décrivant une longue courbe, allait baigner au loin une rangée de maisons blanches qui se miraient dans l'eau, la tête en bas. La jeune fille cueillait des marguerites, faisait une grosse

gerbe champêtre, et lui, il chantait à pleine bouche, gris comme un jeune cheval qu'on vient de mettre à l'herbe.

A leur gauche, un coteau planté de vignes suivait la rivière. Mais François soudain s'arrêta et demeurant immobile d'étonnement:

« Oh! Regardez », dit-il.

Les vignes avaient cessé, et toute la côte maintenant était couverte de lilas en fleur. C'était un bois violet, une sorte de grand tapis étendu sur la terre, allant jusqu'au village, là-bas, à deux ou trois kilomètres.

Elle restait aussi saisie, émue. Elle murmura:

« Oh! Que c'est joli! »

Et, traversant un champ, ils allèrent, en courant, vers cette étrange colline, qui fournit, chaque année, tous les lilas tramés, à travers Paris, dans les petites voitures des marchandes ambulantes. Un étroit sentier se perdait sous les arbustes. Ils le prirent et, ayant rencontré une petite clairière, ils s'assirent.

Des légions de mouches bourdonnaient au-dessus d'eux, jetaient dans l'air un ronflement doux et continu. Et le soleil, le grand soleil d'un jour sans brise, s'abattait sur le long coteau épanoui, faisait sortir de ce bois de bouquets un arôme puissant, un immense souffle de parfums, cette sueur des fleurs.

Une cloche d'église sonnait au loin.

Et, tout doucement, ils s'embrassèrent, puis s'étreignirent, étendus sur l'herbe, sans conscience de rien que de leur baiser. Elle avait fermé les yeux et le tenait à pleins bras, le serrant éperdument, sans une pensée, la raison perdue, engourdie de la tête aux pieds dans une attente passionnée. Et elle se donna tout entière sans savoir ce qu'elle faisait, sans comprendre même qu'elle s'était livrée à lui.

Elle se réveilla dans l'affolement des grands malheurs et elle se mit à pleurer, gémissant de douleur, la figure cachée sous ses mains.

Il essayait de la consoler. Mais elle voulut repartir, revenir, rentrer tout de suite. Elle répétait sans cesse, en marchant à grands pas:

« Mon Dieu! Mon Dieu! »

Il lui disait:

« Louise! Louise! Restons, je vous en prie. »

Elle avait maintenant les pommettes rouges et les yeux caves. Dès qu'ils furent dans la gare de Paris, elle le quitta sans même lui dire adieu.

Quand il la rencontra, le lendemain, dans l'omnibus elle lui parut changée, amaigrie. Elle lui dit:

« Il faut que je vous parle; nous allons descendre au boulevard. »

Dès qu'ils furent seuls sur le trottoir:

« Il faut nous dire adieu, dit-elle. Je ne peux pas vous revoir après ce qui s'est passé. »

Il balbutia:

« Mais, pourquoi? »

— Parce que je ne peux pas. J'ai été coupable. Je ne le serai plus. »

Alors il l'implora, la supplia, torturé de désirs, affolé du besoin de l'avoir tout entière, dans l'abandon absolu des nuits d'amour.

Elle répétait obstinément:

« Non, je ne peux pas. Non, je ne peux pas. »

Mais il s'animait, s'excitait davantage. Il promit de l'épouser. Elle dit encore:

« Non. »

Et le quitta.

Pendant huit jours, il ne la vit pas. Il ne la put rencontrer, et comme il ne savait point son adresse, il la crut perdue pour toujours.

Le neuvième, au soir, on sonna chez lui. Il alla ouvrir. C'était elle. Elle se jeta dans ses bras, et ne résista plus.

Pendant trois mois, elle fut sa maîtresse. Il commençait à se lasser d'elle, quand elle lui apprit qu'elle était grosse. Alors, il n'eut plus qu'une idée en tête: rompre à tout prix.

Comme il n'y pouvait parvenir, ne sachant s'y prendre, ne sachant que dire, affolé d'inquiétudes, avec la peur de cet enfant qui grandissait, il prit un parti suprême. Il déménagea, une nuit, et disparut.

Le coup fut si rude qu'elle ne chercha pas celui qui l'avait ainsi abandonnée. Elle se jeta aux genoux de sa mère en lui confessant son malheur; et, quelques mois plus tard, elle accoucha d'un garçon.

Des années s'écoulèrent. François Tessier vieillissait sans qu'aucun changement se fît en sa vie. Il menait l'existence monotone et morne des bureaucrates, sans espoirs et sans attentes. Chaque jour, il se levait à la même heure, suivait les mêmes rues, passait par la même porte devant le même concierge, entrait dans le même bureau, s'asseyait sur le même siège, et accomplissait la même besogne. Il était seul au monde, seul, le jour, au milieu de ses collègues indifférents, seul, la nuit, dans son logement de garçon. Il économisait cent francs par mois pour la vieillesse. Chaque dimanche, il faisait un tour aux Champs-Élysées, afin de regarder passer le monde élégant, les équipages et les jolies femmes.

Il disait le lendemain, à son compagnon de peine:

« Le retour du Bois était fort brillant, hier. »

Or, un dimanche, par hasard, ayant suivi des rues nouvelles, il entra au parc Monceau. C'était par un clair matin d'été.

Les bonnes et les mamans, assises le long des allées, regardaient les enfants jouer devant elles.

Mais soudain François Tessier frissonna. Une femme passait, tenant par la main deux enfants: un petit garçon d'environ dix ans, et une petite fille de quatre ans. C'était elle.

Il fit encore une centaine de pas, puis s'affaissa sur une chaise, suffoqué par l'émotion. Elle ne l'avait pas reconnu. Alors il revint, cherchant à la voir encore. Elle s'était assise, maintenant. Le garçon demeurait très sage, à son côté, tandis que la fillette faisait des pâtés de terre. C'était elle, c'était bien elle. Elle avait un air sérieux de dame, une toilette simple, une allure assurée et digne. Il la regardait de loin, n'osant pas approcher. Le petit garçon leva la tête. François Tessier se sentit trembler. C'était son fils, sans doute. Et il le considéra, et il crut se reconnaître lui-même tel qu'il était sur une photographie faite autrefois.

Et il demeura caché derrière un arbre, attendant qu'elle s'en allât, pour la suivre.

Il n'en dormit pas la nuit suivante. L'idée de l'enfant surtout le harcelait. Son fils! Oh! S'il avait pu savoir, être sûr? Mais qu'aurait-il fait?

Il avait vu sa maison; il s'informa. Il apprit qu'elle avait été épousée par un voisin, un honnête homme de mœurs graves, touché par sa détresse. Cet homme, sachant la faute et la pardonnant, avait même reconnu l'enfant, son enfant à lui, François Tessier.

Il revint au parc Monceau chaque dimanche. Chaque dimanche il la voyait, et chaque fois une envie folle, irrésistible, l'envahissait, de prendre son fils dans ses bras, de le couvrir de baisers, de l'emporter, de le voler.

Il souffrait affreusement dans son isolement misérable de vieux garçon sans affections; il souffrait une torture atroce, déchiré par une tendresse paternelle faite de remords, d'envie, de jalousie, et de ce besoin d'aimer ses petits que la nature a mis aux entrailles des êtres.

Il voulut enfin faire une tentative désespérée et, s'approchant d'elle, un jour, comme elle entraît au parc, il lui dit, planté au milieu du chemin, livide les lèvres secouées de frissons:

« Vous ne me reconnaissez pas? »

Elle leva les yeux, le regarda, poussa un cri d'effroi, un cri d'horreur, et, saisissant par les mains ses deux enfants, elle s'enfuit, en les traînant derrière elle.

Il rentra chez lui pour pleurer.

Des mois encore passèrent. Il ne la voyait plus. Mais il souffrait jour et nuit, rongé, dévoré par sa tendresse de père.

Pour embrasser son fils, il serait mort, il aurait tué, il aurait accompli toutes les besognes, bravé tous les dangers, tenté toutes les audaces.

Il lui écrivit à elle. Elle ne répondit pas. Après vingt lettres, il comprit qu'il ne devait point espérer la fléchir. Alors il prit une résolution désespérée, et prêt à recevoir dans le cœur une balle de revolver s'il le fallait. Il adressa à son mari un billet de quelques mots:

« Monsieur,

Mon nom doit être pour vous un sujet d'horreur. Mais je suis si misérable, si torturé par le chagrin, que je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Je viens vous demander seulement un entretien de dix minutes. J'ai l'honneur, etc. »

Il reçut le lendemain la réponse:

« Monsieur,

Je vous attends mardi à cinq heures. »

En gravissant l'escalier, François Tessier s'arrêtait de marche en marche, tant son cœur battait. C'était dans sa poitrine un bruit précipité comme un galop de bête, un bruit sourd et violent. Et il ne respirait plus qu'avec effort, tenant la rampe pour ne pas tomber.

Au troisième étage, il sonna. Une bonne vint ouvrir. Il demanda:

« Monsieur Flamel.

— C'est ici, Monsieur. Entrez. »

Et il pénétra dans un salon bourgeois. Il était seul; il attendit éperdu, comme au milieu d'une catastrophe.

Une porte s'ouvrit. Un homme parut. Il était grand, grave, un peu gros, en redingote noire. Il montra un siège de la main.

François Tessier s'assit, puis, d'une voix haletante:

« Monsieur... monsieur... je ne sais pas si vous connaissez mon nom... si vous savez... »

M. Flamel l'interrompit:

« C'est inutile, Monsieur, je sais. Ma femme m'a parlé de vous. »

Il avait le ton digne d'un homme bon qui veut être sévère, et une majesté bourgeoise d'honnête homme. François Tessier reprit:

« Eh bien, Monsieur, voilà. Je meurs de chagrin, de remords, de honte. Et je voudrais une fois, rien qu'une fois, embrasser... l'enfant... »

M. Flamel se leva, s'approcha de la cheminée, sonna. La bonne parut. Il dit:

« Allez me chercher Louis. »

Elle sortit. Ils restèrent face à face, muets, n'ayant plus rien à se dire, attendant.

Et, tout à coup, un petit garçon de dix ans se précipita dans le salon, et courut à celui qu'il croyait son père. Mais il s'arrêta, confus, en apercevant un étranger.

M. Flamel le baisa sur le front, puis lui dit:

« Maintenant, embrasse monsieur, mon chéri. »

Et l'enfant s'en vint gentiment, en regardant cet inconnu.

François Tessier s'était levé. Il laissa tomber son chapeau, prêt à choir lui-même. Et il contemplait son fils.

M. Flamel, par délicatesse, s'était détourné, et il regardait par la fenêtre, dans la rue.

L'enfant attendait, tout surpris. Il ramassa le chapeau et le rendit à l'étranger. Alors François, saisissant le petit dans ses bras, se mit à l'embrasser follement à travers tout son visage, sur les yeux, sur les joues, sur la bouche, sur les cheveux.

Le gamin, effaré par cette grêle de baisers, cherchait à les éviter, détournait la tête, écartait de ses petites mains les lèvres goulues de cet homme.

Mais François Tessier, brusquement, le remit à terre. Il cria:

« Adieu! Adieu! »

Et il s'enfuit comme un voleur.

Dans *Contes du jour et de la nuit*, éditions Albin Michel, Paris, 1993.

Annie Saumont, « Cuisine »

Je verse le lait dans la casserole. Je le mets à chauffer. Je sors la boîte de chocolat en poudre. Je coupe le pain. Je pose le beurrier sur la table.

Sept heures. J'ouvre le vaisselier, les bols sont en une pile. Des bols blancs ornés d'un coquelicot. Lise ce jour-là m'avait dit, Je les ai faits au tour à l'atelier de modelage, le travail manuel me détend après le stress à l'entreprise. Exemplaires uniques. Lise me les a offerts une semaine avant mon mariage.

Vingt ans déjà, ils sont intacts.

Le lait bouillonne, va déborder. J'éteins le gaz. Je dispose les bols sur la table, sur la nappe à carreaux. Un deux trois quatre cinq. Six.

Laurie descend l'escalier. Des enfants, elle est toujours prête la première. Elle serre contre elle son cahier d'orthographe. Elle annonce, Je me suis lavé les dents. Et puis. L'accord de l'adjectif est entré dans ma tête.

Je l'embrasse. Elle dit, T'as bien dormi, maman ? Le matin tu es belle. Elle ajoute, Le soir aussi. Je souris.

Pierre et Charles descendent l'un après l'autre. Pierre bâille, Charles passe un doigt précautionneux dans ses cheveux hérissés (gel Fa, dernière pub à la télé). Je me dis qu'il a besoin d'un shampoing. Martha dévale les marches tenant à la main ses sandales aux semelles énormes. En cette fin de novembre elle porte une jupe légère, très mini, ça ne me sembla pas la tenue idéale pour aller au lycée par temps froid. Elle a quinze ans. Je ne dis rien.

Tous quatre s'assoient devant un bol. À la place qui au long des jours leur est devenue habituelle. Le cinquième bol est pour moi. Le sixième je le repousse au bout de la table jusqu'à recouvrir cette brûlure, là où un ancien matin Nick relisant un dossier, cravate pas encore nouée mais chemise blanche et chaussures cirées a laissé tomber sa cigarette. Pour la centième fois j'ai soupiré. Quand vas-tu arrêter de fumer ? Ce matin-là il s'était un peu fâché, m'avait dit que le tabac l'aidait à se relaxer, que je ne pouvais pas comprendre, Toi la bonne ménagère, tranquille à la maison les pieds dans tes pantoufles. Demande à Lise si le travail de l'entreprise n'est pas exténuant, elle te dira, elle aussi fume.

Parfois Martha se lève, s'empare du sixième bol, le remet dans le placard.

J'apporte la casserole de lait. Je distribue couteaux et cuillers. Petit déjeuner quotidien. Cinq bols. Avant c'était six.

Avant, c'était cinq bols de chocolats et un bol de café. Bien tassé. Nick ironisait sur les vertus assoupissantes du cacao, il ricanait lisant l'étiquette du bocal qui vantait les mérites. Mais le temps est arrivé où son poison favori – marque *Folle noire*- lui a été interdit. Oui, pour vous c'est un poison disait le médecin de famille réprouvant tout autant l'usage des cigarettes.

Plus de café. Six bols. De lait. *Concentré d'énergie, 35 % des AJR.*

Six bols. Et puis cinq.

Lise habite un peu plus loin, après la place aux fontaines. Nick aussi désormais. Laurie et Martha y vont le dimanche. Martha me rapporte que son père a mauvaise mine. Il continue à se plaindre d'un surcroît de travail. Parfois pourtant il s'autorise quelque loisir, emmène les garçons voir un match de rugby. Nick est un fana du rugby. En spectateur. Dernièrement il a dû abandonner la pratique de tout sport violent, on a diagnostiqué une coronarite.

Martha n'en finit pas de tripoter un bouton sur la joue. Elle prétend qu'elle est défigurée. Elle ne

range pas le bol. Je dis qu'elle trouvera dans la salle de bains des cotons à démaquiller et un flacon d'eau de Dalibour. Rapidement nous mangeons nos tartines. J'en ai beurré cinq. Ce matin Laurie n'a pas demandé, Est-ce qu'il va revenir papa ?

Et puis. La sonnette tinte. Une visite au petit déjeuner ? Le facteur ne passe qu'à onze heures d'ordinaire.

J'hésite. Pierre dit, Putain, c'est encore le gars d'à côté qui rentre après une nuit en disco et ne se souvient plus de son code, me gonfle ce connard. Il se lève je le retiens. Sois poli veux-tu. Et arrête de pétrir ton pain en boulettes.

Je m'avance. Quelqu'un frappe à la porte, secoue un des battants, et l'autre.

J'ouvre. Le ciel est pâle. Lise est devant moi agrippée au chambranle, tout son corps tremble. Je n'ose pas la toucher. Elle dit, Nicko —Il a— il est— Les larmes coulent jusqu'à sa bouche elle les essuie du bout des doigts. Martha supplie, Non, ne dis pas. Laurie repoussant sa chaise bondit vers Lise. Ses petites mains cognent au hasard. Va-t'en, elle crie. Charles et Pierre se taisent, ils sont blêmes.

Je reviens lentement vers la table. Je me penche et tends les bras. Le bol tombe. Le sixième. Un drôle de rire me secoue. Les débris du bol crissent sous mes pantoufles. Je lève la tête. Charles a besoin d'un shampoing, je me dis.

Dans *Un soir à la maison*, édition Pocket, Paris, 2011.

Guide pour la présentation orale d'une lecture

(élaboré par V. Lávaque et A. de Marco)

1° Pour commencer

- **Justification** du choix du conte/de la nouvelle
- **Titre** (Quel est le rapport avec le contenu du texte?)
- **Auteur** (s'il est célèbre, on peut parler un peu de sa vie, dire à quel siècle il a vécu, à quelle courant littéraire il appartient, etc.)
- **Année de publication**
- **Thème principal** (de quoi parle l'histoire?)

2° Présentation des personnages de l'histoire

On peut relever :

- Ce qui définit les personnages : leurs particularités physiques, s'il y en a dans le texte, de même que leurs traits de personnalité.
- Ce qui est important pour l'histoire : par exemple les rapports des personnages avec les autres.

3° Résumé de l'histoire

L'objectif est d'**abrégé** le contenu de l'histoire, tout en restant fidèle aux faits, ce qui veut dire **mettre en valeur le plus important et laisser de côté les détails**, de façon de montrer qu'on a bien compris. Une manière simple et organisée de réaliser cette tâche est d'organiser et présenter l'histoire selon l'ordre suivant :

- a) la présentation ou situation initiale : situation décrite au début du récit. On décrit les personnages, le lieu et le temps de l'action.
- b) le problème ou élément déclencheur : l'événement qui altère la situation initiale.
- c) déroulement ou suite d'événements : les événements provoqués par l'élément déclencheur.
- d) la chute ou situation finale: l'effet produit par l'auteur à la fin du texte, qui éclaire son sens et qui peut conduire à une réinterprétation de l'histoire.

4° Appréciation personnelle